

TARRAGONA EN LA GUERRA DE LA INDEPENDENCIA

Aunque son muchas las publicaciones que se han ocupado de este tema tan interesante, no se han agotado las fuentes a donde acudir ya que no sólo quedan todavía documentos inéditos sino que incluso hay trabajos impresos que por distintas causas no han sido consultados por los autores que han tratado de Tarragona en la Guerra de la Independencia.

En el último número de la revista *Ilerda*, Organó del Instituto de Estudios Ilerdenses, su secretario D. José A. Tarragó Pleyán recoge un fragmento que, relacionado con Cardona y Lérida, hay en la obra del coronel de Ingenieros G. Laffaille *.

Su lectura me sugirió inmediatamente dar a conocer los trozos que tratan de Tarragona, y la colaboración del Instituto de Estudios Ilerdenses ha permitido llevarlo a efecto.

La obra del coronel Laffaille es interesante por los datos que aporta al tema de la Guerra de la Independencia ya que como testigo y muchas veces participe en los hechos que narra, su valor es grande. Por otra parte su exposición es bastante objetiva aunque no puede evitar en algunas ocasiones el silencio o la justificación del comportamiento de los soldados franceses. Agregado al Estado Mayor del Comandante en Jefe del Ejército de los Pirineos Orientales fué encargado de redactar un resumen oficial de la campaña para lo cual el mismo general Duhesme le facilitó toda la documentación necesaria.

(*) G. LAFFAILLE. *Mémoires sur la campagne du Corps d'Armée des Pyrénées-Orientales, commandé par le général Duhesme, en 1808; suivis d'un précis des campagnes de Catalogne de 1808 a 1814, et de notes historiques sur les sièges de Barcelone et de Gérone; sur l'expédition des Anglais contre Tarragone, en 1813; sur les généraux Duhesme et Lacy, etc. Avec une carte de Catalogne, et un plan des environs de Barcelone.* Paris 1826.

Debo destacar finalmente que cuando el autor, de una manera noble y caballerosa, cita a los españoles que se destacaron en la lucha contra Francia coloca al defensor de Tarragona, general Contreras, al lado del general Alvarez de Castro, héroe de Gerona.

J. S. R.

Párrafos relacionados con Tarragona contenidos en la
primera parte de la obra de G. LAFFAILLE

MEMOIRES SUR LA CAMPAGNE DU CORPS D'ARMÉE
DES PYRÉNÉES-ORIENTALES

CHAPITRE III.

Départ de la division Chabran... Combat d'Arbós...

Napoléon qui, lorsque l'Espagne était encore tranquille, avait tant recommandé au général Duhesme de concentrer tout son corps d'armée dans Barcelone, et qui, pour ne pas en distraire quelques bataillons, avait négligé de s'assurer des forteresses les plus importantes, ne craignit plus, au moment où l'insurrection éclatait de toutes parts, de détacher et de faire marcher sur Valence la plus nombreuse et la plus sûre des deux divisions qui composaient ce corps d'armée. Le général Duhesme sentit qu'on allait ainsi allumer en Catalogne l'incendie qu'on voulait éteindre ailleurs; mais il n'osa désobéir à un ordre formel. Il chercha seulement à tirer un dernier service des troupes qu'il allait perdre, en les faisant passer par les villes de Tarragone et de Manrèse, où des mouvements insurrectionnels s'étaient déjà manifestés *. Il fit prendre au général Chabran la route de Tarragone; et il détacha de sa division deux bataillons, qu'il dirigea sur Manrèse avec un bataillon et deux escadrons napolitains.

(*) Se refiere a la proclamación de Fernando VII, constitución de la Junta de Defensa y motín ocurrido, el 31 de mayo en que se intentó asaltar el consulado de Francia. E. MORERA. *Tarragona en la invasión francesa de 1808*. Este BOLETÍN II, 25 (1921) 92.

.....

Les deux colonnes partirent de Barcelone le 4 et le 5 juin. La première marcha sur Tarragone sans trouver d'obstacles.

.....

Le général Chabran s'était présenté le 7 juin devant Tarragone, dont les portes lui avaient été ouvertes sans difficulté. Le 8, il avait déjà mis son avant-garde en marche sur le chemin de Lérida, lorsqu'il reçut l'ordre de retourner à Barcelone. Il la fit rétrograder sur-le-champ; et le lendemain, il repartit de Tarragone avec toutes ses troupes, après avoir reçu les protestations du gouverneur et de toutes les autres autorités, ainsi que la parole d'honneur des officiers du régiment suisse de Wimpfen qui s'y trouvait en garnison, que, loin de prendre part à l'insurrection, ils emploieraient toute leur influence pour l'empêcher d'éclater dans cette place.

.....

Prévoyant combien il lui serait difficile de tenir la parole qu'il avait donnée, le colonel de Wimpfen, qui était de bonne foi, avait prié le général Chabran d'emmener avec lui son régiment à Barcelone; mais ce général n'avait pas cru devoir le faire. Ce fut un malheur qu'il n'acceptât pas cette proposition et ne laissât pas, à la place du régiment suisse, une garnison française à Tarragone. S'il avait pris ce parti, il eût changé le cours des événements, non-seulement de la campagne de 1808, mais encore de toute la guerre de Catalogne; car cette place ne fût pas alors devenue le plus ferme boulevard des insurgés de cette province, et ils n'y eussent pas trouvé pendant trois ans un refuge assuré contre la poursuite de nos armées ¹.

En allant à Tarragone, la division Chabran avait vu partout sur sa route, comme il avait été prescrit par le capitaine-général de la Catalogne, les autorités des villes et des autres communes venir au devant d'elle en signe de soumission. Il n'en fut pas de même à son retour. Dès la seconde journée, la petite ville d'Arbos s'opposa à son passage, tandis qu'une nuée d'insurgés l'attaquait en queue du côté de Vendreil. Ceux-ci furent dissipés en un clin d'œil; mais les habi-

(1) Les Catalans, ne pouvant s'expliquer le départ du général Chabran de Tarragone sans qu'il y laissât une garnison, l'attribuèrent à un miracle de sainte Thècle, patronne de la ville. C'est ainsi du moins que le disait une lettre particulière qui tomba dans nos mains; mais cette même lettre (que je possède encore) prouva que s'ils voyaient la main des Saints partout, ils étaient loin de se reposer uniquement sur leur secours, et de négliger les moyens humains pour se mettre en défense et augmenter de plus en plus l'exaltation des esprits. On peut voir à la fin parmi les notes et documents historiques, sous le n.º 4, la traduction de cette lettre.

tants d'Arbos, barricadés dans leurs maisons, se battirent avec fureur et opposèrent une longue et imprudente résistance, dont le résultat fut l'incendie de leur ville et la mort d'un grand nombre d'entre eux. Les Français eurent de leur côté six hommes tués et quinze blessés.

.....

Fragmentos del PRECIS DES CAMPAGNES DE CATALOGNE DE 1808 A 1814

CAMPAGNE DE 1809

Bataille de Valls

Le général Réding surpassa d'abord les espérances des Catalans par la promptitude avec laquelle il réunit et réorganisa l'armée qu'avait entièrement dispersée la déroute de Molins-de-Rey. Avidé de gloire, il voulut encore mieux justifier leur choix par d'éclatants succès: il conçut un vaste plan contre les Français; et dans les premiers jours de février, il sortit de Tarragone pour l'exécuter.

Le général Saint-Cyr sembla n'avoir donné à l'ennemi le temps et la facilité de se rallier que pour se ménager l'occasion de nouvelles victoires. Au bruit des mouvements du général espagnol, il marche brusquement sur lui, bat à Igualada une partie détachée de ses troupes, et le force à rétrograder vers Tarragone.

Il était facile à Réding d'éviter les Français; mais il ne peut se résoudre à se retirer sans combattre: et contre l'avis de son conseil de guerre, il prend une direction qui rend leur rencontre inévitable. Il en vient aux mains près de Valls, et il est vaincu de la manière la plus décisive par le général Saint-Cyr (25 février). Il meurt bientôt après, bien plus du chagrin de cette défaite que des suites d'une blessure qu'il avait reçue.

.....

CAMPAGNE DE 1810

Siège de Tortosa...

.....

Le maréchal Augereau, ayant reçu des renforts, se porta de nouveau vers le centre de la Catalogne. Il s'établit de sa personne dans la capi-

tale: il envoya jusqu'à Reus ², au-delà de Tarragone, les divisions Souham et Pino; ...

L'armée de terre anglaise n'envoya d'abord que des officiers isolés en Catalogne. Au commencement de 1809, le colonel Doyle, que avait déjà figuré dans nos guerres civiles, parut dans les environs de Tortose: il prenait le titre de commissaire-général en Aragon, et il faisait sous ce titre des proclamations aux Espagnols pour les appeler à la défense de Saragosse qui était alors assiégée.

.....

Avare du sang des soldats, le maréchal Macdonald évitait de livrer des combats dont le succès n'eût pas été douteux, mais qui n'eussent pas avancé le terme de la guerre. Il mettait tous ses soins à bien munir les places que nous occupions, et à préparer les moyens de nous emparer de celles que nous ne possédions pas encore, lorsqu'il reçut l'ordre de se porter dans la partie méridionale de la Catalogne, pour couvrir le siège de Tortose qui fut entrepris par le général Suchet. Ce siège fut mené très-rapidement, et la place capitula le 1er. janvier 1811.

.....

CAMPAGNE DE 1811

Siège de Tarragone...

.....

Le maréchal Macdonald venait de remettre toute son armée disponible au général Suchet, désigné par Napoléon pour faire le siège de Tarragone ³, et il se trouvait renfermé dans Barcelone, ...

.....

On eût dit que hors de leurs vaisseaux, les Anglais n'avaient plus ni force ni confiance. Ils devaient nous en donner devant Tarragone des preuves encore plus frappantes. Le général Suchet poussait le siège de cette ville avec une vigueur extraordinaire: un fort avancé

(2) Reus est après Barcelone la ville la plus commerçante et la plus peuplée de la Catalogne: elle compte vingt-cinq mille âmes.

(3) Le maréchal Macdonald s'était attendu et préparé à assiéger Tarragone, mais, comme il n'avait pas de parc d'artillerie de siège, le général Suchet aurait dû lui remettre le sien. Les munitions et les vivres devaient aussi en très-grande partie être fournis par le chef de l'armée d'Aragon. Napoléon, à qui des exemples trop nombreux avaient appris combien nos généraux étaient peu disposés à contribuer aux succès les uns des autres, jugea convenable de confier la conduite du siège à celui qui devait fournir les moyens de l'entreprendre.

construit pendant la guerre sur le mont Olivo, et une première enceinte qui défendait le port, étaient déjà tombés au pouvoir des Français: la brèche n'était pas encore faite au dernier corps de place; mais elle était imminente, lorsqu'une division de troupes anglaises, commandée par le général Skerret, arriva par mer au secours des assiégés. Effrayée de leur position critique, cette division n'osa débarquer pour s'associer à leurs dangers, et elle ne vint que pour assister au spectacle de la prise d'assaut de Tarragone, qui eut lieu deux jours après (28 juin). La voix du gouverneur indigné s'éleva pour accuser les Anglais d'avoir, par leur refus de débarquer, porté le découragement dans l'ame des défenseurs et causé ainsi le désastre de la place. Le général Skerret s'éloigna sans avoir pris terre sur aucun point de la Catalogne.

La prise de Tarragone ajouta le plus beau lustre à la gloire du général Suchet: le bâton de maréchal fut sa récompense. Nul autre général n'en obtint en Espagne une pareille.

.....
 On s'attendait à une grande résistance; mais au moment décisif, elle s'évanouit à la vue de tant de forces, ou plutôt au seul nom de Suchet, qui, depuis l'assaut de Tarragone, faisait trembler les Espagnols.

CAMPAGNE DE 1812

Bataille d'Altafulla...

Profitant de l'éloignement du général Decaen, qui avait établi à Gérone son quartier-général, les Espagnols conçurent le projet de reprendre Tarragone. Ils en formèrent le blocus; et cette place mal approvisionnée, comme presque toutes nos places en Espagne, était déjà aux abois, lorsque le général Maurice Mathieu marcha pour la secourir avec trois mille hommes de la garnison de Barcelone, et avec la division Lamarque, qui était forte de quatre à cinq mille.

.....
 Pour attirer au combat les ennemis qui étaient commandés devant Tarragone par le baron d'Eroles, le général Maurice Mathieu sut si bien cacher ses forces, qu'ils crurent n'avoir affaire qu'aux trois mille hommes de la garnison de Barcelone; et, se fiant sur leur nombre qui était plus que quadruple, ils acceptèrent la bataille avec confiance auprès d'Altafulla (8 février).

Le général Maurice Mathieu les attaqua lui-même avec impétuo-

sité sur leur front, tandis qu'il les faisait tourner sur leur gauche par le général Lamarque ⁴. Ils furent mis dans la plus complète déroute, perdirent toute leur artillerie, ainsi qu'un très-grand nombre de prisonniers; et peut-être ne fût-il rien échappé de leur armée, si la plus grande partie n'eût tout-à-coup disparu aux yeux des Français par un *saute qui peut* général, ordonné par les chefs dont il était la dernière ressource dans les cas désespérés, et favorisé par les accidents du terrain montueux qui entourait le champ de bataille.

Ces chefs assignaient auparavant aux soldats un point de ralliement et un terme plus ou moins éloigné pour s'y retrouver. Le plus grand nombre était fidèle au rendez-vous; et peu de temps après, on voyait reparaître presque en entier l'armée dont pendant quelques jours on n'avait plus aperçu de vestiges. Il en fut ainsi après la bataille d'Altafulla; mais, à moins de s'y trouver forcée par quelque circonstance imprévue, cette armée n'osa plus s'opposer de front à nos divisions.

CAMPAGNE DE 1813

Expédition des Anglais contre Tarragone. Evacuación de cette place...

.....

Déjà dans cette campagne les Espagnols avaient essayé une attaque contre le fort du col de Balaguer, situé à l'entrée des montagnes qui se trouvent entre Tortose et la Campagne (*el Campo*) de Tarragone ⁵. Ce fort, dont les Français s'étaient emparés au commencement de 1811, barrait la seule route qui existât entre ces deux places: il était par conséquent d'une extrême importance pour maintenir la communication entre nos armées de Catalogne et d'Aragon, dont Tortose était le point de contact. Le général Maurice Mathieu était accouru au bruit de l'attaque des Espagnols, et ils s'étaient éloignés à son approche.

En 1813, ils se portèrent encore devant le même fort, et ils le tinrent longtemps bloqué. Mais ce général ayant reçu un renfort de la Haute-Catalogne, marcha de nouveau à son secours, et fit lever le blocus.

(4) Le capitaine du génie Laffite indiqua au général Maurice Mathieu le chemin par lequel il fit tourner l'armée ennemie, et servit lui-même de guide à la division Lamarque. Il avait reconnu ce chemin à la fin de 1808, lorsque les Français, sous le général Saint-Cyr, avaient occupé Altafulla. Cet officier s'était aussi particulièrement distingué par sa bravoure et son dévouement dans la défense de la redoute de Moncade.

(5) On voit par la position de Balaguer qu'il n'a rien de commun que le nom avec la ville de Balaguer, située sur le Sègre au-dessus de Lérida.

Les ennemis s'étaient flattés de lui couper la retraite sur Barcelone. Les montagnes qui séparent la Campagne de Tarragone de la plaine de Villa-Franca, et à travers lesquelles il devait nécessairement passer, semblaient leur en donner la facilité; mais à peine leur armée disputa-t-elle le passage. Il n'y aurait pas eu même de combat, si, emportés par leur impétuosité naturelle, et bientôt suivis de quelques troupes qu'attira le bruit du feu, nos voltigeurs n'eussent été insulter cette armée dans une forte position qu'elle avait prise sur notre flanc. Le général Maurice Mathieu fit cesser une attaque qui ne pouvait avoir de résultat avantageux.

.....

Vers le milieu de 1812, Wellington, généralissime des armées anglaises, espagnoles et portugaises, et déjà maître de Ciudad Rodrigo et de Badajoz, avait pénétré dans les Castilles, et forcé, par la bataille de Salamanque, nos armées divisées, les unes à se retirer vers l'Ebre, et les autres à évacuer Madrid et l'Andalousie pour aller se réunir sur les frontières de Valence. Il entra alors dans ses projets de jeter en Catalogne une armée composée des troupes anglaises de Sicile et d'une division qui s'était réunie dans les îles Baléares; mais la prudence du général Maitland en avait autrement décidé. Wellington, après avoir échoué dans l'attaque du château de Burgos, et avoir vu ainsi ses alliés de Salamanque se flétrir devant une bicoque, avait été obligé à son tour d'évacuer les Castilles à la fin de la campagne. Lorsqu'il voulut y rentrer en 1813 et chasser enfin les Français du nord de l'Espagne, il revint à son plan primitif de faire agir en Catalogne l'armée qui avait été débarquée sous Alicante, et il confia l'exécution de ce plan au général Murray, qu'il crut sans doute plus audacieux que le général Maitland. Les résultats qu'il se promettait étaient d'expulser aussi les Français de cette province ou de moins de les renfermer dans les places, et en même temps d'obliger le maréchal Suchet, qui verrait une armée anglaise sur ses derrières, à évacuer le royaume de Valence et peut-être celui d'Aragon.

Cette armée, qui venait de repousser à Castalla une attaque du maréchal Suchet, et qui avait dû prendre ainsi plus de confiance en elle-même, se rembarqua le 31 mai dans le port d'Alicante, pour aller remplir ses destinées dans la Catalogne. Elle fut favorisée par le vent. Le 2 juin, elle était devant Tarragone: le 3, elle débarqua, fit de suite l'investissement et comença le jour même le siège de cette place.

Pour couvrir ce siège contre notre armée de Catalogne, le général Copons prit position au nord sur la chaîne de montagnes qui fait face

à la plaine de Villa-Franca; et, afin de le couvrir contre le maréchal Suchet, une brigade de l'armée anglaise fut détachée au midi, pour s'emparer du fort du col de Balaguer, qui fermait la seule route que pût suivre ce maréchal. Elle s'en empara en effet, dès le 6 juin, après un jour de feu.

La prise de ce fort empêchait l'adversaire que les Anglais devaient le plus redouter d'arriver directement sur Tarragone, et l'obligeait, s'il ne voulait renoncer à la secourir, de faire de longs détours à travers les montagnes, par des chemins impraticables pour l'artillerie. Tout semblait donc garantir le succès du siège, d'autant plus sûrement que la place ne pouvait opposer une longue résistance; car les Français, après l'avoir prise en 1811, ne lui avaient laissé de fortifications que ce qu'il fallait pour la mettre à l'abri d'un coup de main.

Le général en chef de l'armée de Catalogne, Decaen, qui, lors du débarquement des Anglais sous Alicante, avait dû envoyer vers le royaume de Valence le tiers au moins de ses forces disponibles, crut que ce n'était plus lui, mais le maréchal Suchet, qui pouvait et devait faire le principal effort pour sauver Tarragone. D'ailleurs plusieurs vaisseaux de ligne anglais se montraient en face de Palamos, et pouvaient faire craindre un débarquement dans la Haute-Catalogne. Il envoya cependant au général Maurice Mathieu, qui le pressait instamment de venir lui-même, deux mille trois cents hommes, pour qu'il tâchât d'opérer, par ses mouvements, une diversion avantageuse, pendant le maréchal porterait les coups décisifs.

A peine Maurice Mathieu avait-il reçu le renfort de la Haute-Catalogne, qu'il se porta rapidement à Villa-Franca, prêt à franchir l'espace qui le séparait du maréchal Suchet, dès le premier avis qu'il aurait de sa marche; car il ne doutait pas que le maréchal ne marchât de son côté sur Tarragone.

C'était le 11 juin. Autant l'année précédente, avant la bataille d'Altafulla, ce général avait mis d'art à diminuer aux yeux des Espagnols le nombre de ses troupes, autant et plus encore il en mit cette fois à le grossir, et il y réussit avec le même bonheur. Non-seulement les habitants de Villa-Franca crurent qu'il avait avec lui dix mille hommes, quoiqu'il n'en eût que six à sept mille; mais ils crurent encore que ce n'était que l'avant-garde de l'armée de Catalogne, et que celle-ci la suivait de près, conduite par le général en chef. Cette dernière opinion s'accrédita d'autant plus facilement, qu'elle était partagée par toutes nos troupes, excepté un très-petit nombre d'officiers mieux instruits.

Le 12 au point du jour, le général Maurice Mathieu poussa sont

avant-garde sur Arbos, et il prononça son mouvement, comme s'il avait eu le dessein d'attaquer sur-le-champ l'armée de Copons, pour tomber ensuite sur l'armée anglaise qui était occupée au siège de Tarragone. Murray, qui se fiait peu à la résistance des Espagnols, appréhenda d'avoir sur les bras, le lendemain ou peut-être le jour même, l'armée de Catalogne tout entière. Craignant, s'il perdait un instant, que l'état de la mer ou quelque autre obstacle imprévu ne s'opposât au rembarquement de ses troupes, il se détermina sur-le-champ à lever le siège. Il fit rentrer précipitamment l'infanterie dans les vaisseaux; et, pour n'être pas retardé, il abandonna l'artillerie de siège devant la place, et dirigea l'artillerie de campagne et la cavalerie vers le col de Balaguer, pour les faire rembarquer sur ce point, sous la protection du fort. Il n'ignorait pas cependant que le maréchal Suchet était arrivé à Tortose, et cela avait sans doute aussi contribué à la résolution qu'il avait prise; mais il comptait, avec raison, que ce maréchal ne pourrait forcer le passage du col, ni troubler leur rembarquement.

A la nouvelle de la descente des Anglais devant Tarragona, Suchet partit de Valence avec la vitesse de l'aigle. Le 10 juin, il était à Tortose. Le 12, il se mit en marche vers le col de Balaguer; mais il fut arrêté par le fort, tombé au pouvoir de l'ennemi. Ne pouvant plus avancer par la route, il fit diverses démonstrations sur les montagnes voisines et alluma des feux sur leurs sommets. Il espérait que la vue de ces feux, indices d'un prompt secours, soutiendrait le courage de la garnison de Tarragone; mais ils ne furent point aperçus par cette garnison, qui du reste en ce moment n'avait plus besoin d'être encouragée, puisque le siège était levé.

L'almirail de la flotte qui avait transporté l'armée anglo-sicilienne devant Tarragone voulait que le général Murray attendît jusqu'à la nuit pour se retirer, afin d'avoir le temps d'enlever les canons des batteries et de les rembarquer, ainsi que les troupes. Si son avis avait été suivi, ni troupes ni canons n'auraient été rembarqués; car, avant la nuit, les Anglais eussent appris la marche rétrograde de la colonne de l'armée de Catalogne, dont ils avaient redouté l'attaque.

Notre avant-garde n'avait pas dépassé Arbos; elle était au contraire revenue à Villa-Franca. Le général Maurice Mathieu était trop sage pour s'aventurer seul contre deux armées, dont la plus faible était double de sa division. (On disait l'armée espagnole de treize mille hommes et l'armée anglaise de vingt mille). Après avoir en vain attendu jusqu'à deux heures après-midi des nouvelles du maréchal Suchet, il était retourné avec toutes ses troupes sur le Llobregat.

*El mirado de
ambos bandos*

Avant notre départ de Villa-Franca, nous n'entendions plus dans le lointain le canon de Tarragone; et, connaissant l'extrême faiblesse de cette place, nous craignîmes qu'elle ne fût prise. C'était au contraire le signe de sa délivrance. Des avis répétés ne nous laissèrent bientôt plus de doute à ce sujet. Nous repartîmes sur-le-champ pour Tarragone, et nous y arrivâmes sans obstacle: l'armée espagnole avait quitté ses positions et s'était aussi éloignée.

Nous fûmes reçus aux cris de *Vive le général Maurice Mathieu! vivent nos libérateurs!* Rien n'égalait les transports et les acclamations des troupes de la garnison. Nous écoutâmes avec un avide intérêt tous les détails du siège. Le débarquement de l'armée s'était opéré avec un ordre et une célérité admirables. Les batteries d'attaque, dont la flotte avait apporté les matériaux tout préparés, avaient été construites avec une égale rapidité. Mais ces batteries étaient à de trop grandes distances de la place; et, pendant que la flotte la bombardait ou la canonait par mer, elles ne s'attachèrent qu'à battre une redoute avancée, très-imparfaite, construite sur les décombres d'un fort extérieur (le fort Royal), démoli depuis le siège de 1811.

Les assiégés avaient d'abord mis en délibération s'ils n'évacueraient pas cette redoute, qui pouvait être facilement emportée de vive force; mais, dès qu'ils virent qu'on lui faisait tout les honneurs d'une attaque en règle, ils ne songèrent plus qu'à la conserver le plus longtemps possible; et, toutes les nuits, ils réparaient avec une infatigable activité les brèches que le canon ennemi y avait faites pendant le jour; car ce canon ne tirait pas la nuit.

Les assiégeants n'avaient tenté, pour s'emparer de la redoute, ni assaut ni aucune autre action de vigueur; et ce faible ouvrage n'était pas encore pris, après dix jours de tranchée et de feu, lorsqu'arriva la fin du siège.

Animée par l'exemple et les discours du général italien Bertolletti qui la commandait, la garnison avait montré le plus grand enthousiasme pendant la défense ⁶. Mais après avoir vu décamper l'armée anglaise, elle n'avait pas été peu surprise de ne voir paraître les Français d'aucun côté. L'inquiétude avait succédé à la surprise, et elle devint beaucoup plus vive, lorsqu'on sut que les Anglais étaient de nouveau

(6) Après le général Bertolletti, l'officier qui prit la plus belle part à la défense de Tarragone fut le capitaine Rousselle, qui commandait le génie de la place et qui présidait lui-même toutes les nuits à la réparation des brèches de la redoute attaquée. Il fut nommé chef de bataillon.

descendus sous le col de Balaguer. Cette inquiétude était d'autant plus fondée, que, cédant à une ardeur irréfléchie, on avait commis à Tarragone la faute, d'ailleurs très commune dans les places assiégées, de beaucoup trop prodiguer dès l'ouverture du siège les feux d'artillerie; et il ne restait presque plus de poudre pour une seconde défense, si elle devenait nécessaire.

On nous avait déjà annoncé à Vendreil le nouveau débarquement des Anglais; mais à peine avions-nous voulu y croire. A Tarragone, nous ne pûmes plus en douter. Le général Murray avait appris sans doute que nous nous étions éloignés au lieu de marcher sur lui; et de son côté, au lieu de faire rentrer à bord de la flotte l'artillerie de campagne et la cavalerie qui s'étaient rendues sous le col de Balaguer, il remit de nouveau son infanterie à terre sur ce même point.

La jonction de l'armée d'Aragon et de celle de Catalogne était complètement manquée. Ces armées n'avaient plus même de communications directes entre elles; et aucune des deux séparément n'avait assez des forces disponibles pour les rétablir. Le général Murray pouvait donc tout réparer et atteindre encore le but de son expédition; mais sur ces entrefaites il dut céder à un autre le commandement en chef de son armée.

Cependant Maurice Mathieu, quoiqu'il ne pût s'expliquer la conduite des Anglais, n'hésita pas à marcher vers le col de Balaguer. Les habitants du pays, qui ne savaient pas de quel poids peuvent être dans la balance des forces le courage des troupes et les talents du général, ne pouvaient revenir de leur étonnement, en voyant une seule division oser s'avancer contre une armée trois ou quatre fois plus nombreuse, et ne pas même s'inquiéter d'une autre armée (celles des Espagnols), qui pouvait tomber sur ses flancs ou sur ses derrières. Pour concevoir notre mouvement, ils étaient tentés de croire à une trahison de leurs alliés.

Ver la fin du jour, nous arrivâmes dans la petite ville de Cambrils, à deux lieues du col de Balaguer, et nous nous trovâmes ainsi presque en face des Anglais, dont les vaisseaux nous envoyèrent plusieurs bordées. Le général Maurice Mathieu poussa des reconnaissances sur leurs avant-postes, qu'il fit reculer jusqu'au-delà d'Hospitalet, comme s'il eut médité une attaque pour le lendemain. C'en fut assez pour décider de nouveau leur rembarquement: ils l'opérèrent dans la nuit, en faisant sauter le fort (17 au 18 juin).

Ils prirent encore ce parti au moment où nos troupes s'éloignaient elles-mêmes de leur côte; car le général français, qui ne pouvait pré-

voir cette prompte retraite, mais qui connaissait tout le danger qu'il y avait à rester longtemps enfourné entre deux armées ennemies, était sorti de Cambrils vers le milieu de cette même nuit; et, par une marche de flanc, il s'était brusquement jeté sur Reus.

Le général en chef espagnol, sur la nouvelle du second débarquement des Anglais, s'était rendu dans cette ville avec sa compagnie des gardes et une partie de son armée. Surpris par notre avant-garde, il faillit tomber dans nos mains, et ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit.

Depuis l'apparition des Anglais devant Tarragone, nos communications avaient été interceptées avec tant de soin par les ennemis, que, malgré tous les émissaires envoyés de part et d'autre, nous n'avions pu recevoir une seule nouvelle du maréchal Suchet. La cruauté des Espagnols semblait s'être réveillée avec leurs espérances de succès: ils égorgeaient inhumainement tous ceux qu'ils soupçonnaient d'être nos messagers. Nous avons déjà trouvé deux ou trois de ces malheureux étendus morts sur notre route. Mais enfin, à Reus, il en parvint un jusqu'à nous: il était porteur d'un billet du maréchal.

La prise du fort du col de Balaguer par les Anglais avait déconcerté tous les projets du chef de l'armée d'Aragon pur la délivrance de Tarragone. Son chemin était fermé par ce fort, et il n'avait avec lui qu'environ six mille hommes. Il se borna à pousser des reconnaissances, qui donnèrent lieu à quelques escarmouches; et, au bout de trois jours, n'ayant pas de nouvelles de l'armée de Catalogne, et se trouvant dans des déserts où l'eau même manquait à ses troupes, il se détermina à se rapprocher de Tortose ⁷.

Ce fut le 15 juin qu'il écrivit, de Pérello, le billet que Maurice Mathieu reçut à Reus, et dont l'adresse était *au général en chef Decaen à Villa-Franca*: il ignorait encore alors la levée du siège de Tarragone, qui avait eu lieu le 12 au matin.

"Je n'entends plus le feu de Tarragone, écrivait-il. Tarragone serait-il pris? J'espère encore que non. Faites avec vos faibles moyens tout ce que vous pourrez. Quant à moi, le fort de Balaguer pris, je ne puis plus rien".

Le général Maurice Mathieu, en répondant au maréchal Suchet, ne put lui apprendre encore le second rembarquement des Anglais; car nous n'en étions nullement assurés. Nous pouvions seulement le con-

(7) Les montagnes dans les environs du col de Balaguer sont entièrement incultes et arides.

jecturer par une forte détonation, que nous avons entendue, à deux heures du main, pendant notre marche sur Reus, et qui était produite en effet, comme nous l'avions soupçonnée par l'explosion des mines qui avaient détruit le fort du col de Balaguer.

Pour mieux dérouter l'ennemi en ne restant jamais vingt-quatre heures sur le même terrain, et en même temps pour se rapprocher à tout événement de Tarragone, le général Maurice Mathieu, après avoir passé la plus grande partie de la journée du 18 à Reus, en partit le soir au moment où l'on s'y attendait le moins, sans que l'on sût où il voulait porter ses pas; et il alla camper à Constanti, ville située sur une hauteur, et qui, bien que son ancienne enceinte n'existe plus, offre toujours une forte position. C'est là que la retraite définitive des Anglais nous fut enfin confirmée par la vue de leur flotte, qui, longeant pendant quelque temps la côte que nous apercevions très-bien, vint, pour ainsi dire, défilér sous nos yeux avant de prendre le large et de s'éloigner tout-à-fait ⁸.

Nous passâmes la journée du 19 à Tarragone, et nous en sortîmes à l'approche de la nuit, pour retourner à Barcelone, enthousiasmés nous-mêmes des heureux résultats que nous venions d'obtenir; car si Tarragone n'avait pas succombé, si una armée anglaise ne s'était pas établie en Catalogne, on le devait principalement à notre division, et surtout à notre chef, qui, par un mélange habile d'audace et de prudence, sans jamais compromettre ses troupes, avait déterminé deux fois la retraite de cette armée.

Avant de marcher vers le col de Balaguer, le général Maurice Mathieu avait envoyé à Barcelone, par un émissaire, l'ordre de préparer un convoi de poudre pour Tarragone, qui en avait, comme nous avons vu, le plus pressant besoin. Au-delà de Villa-Franca, nous trouvâmes le général en chef Decaen qui le conduisair lui-même. Nous retrouvâmes sur nos pas pour introduire avec lui ce convoi dans la place. Nous en fîmes également entrer un de vivres et de munitions, expédié de Tortose, et nous repârtîmes aussitôt.

.....

L'évacuation définitive des Castilles par nos armées entraîna celle du royaume de Valence. Suchet se retira dans la Catalogne, et il y

(8) Notre séjour à Reus fut marqué par un accident plus affligeant encore que singulier. Au milieu du jour, en plein air, et sans aucune cause apparente, le général Devaux, l'un des vétérans de la guerre de Catalogne, cessa tout-à-coup de voir d'un œil. Il s'adressa en vain aux meilleurs médecins de Barcelone et de Montpellier: bientôt il cessa aussi de voir de l'autre.

fut suivi, mais de loin, par l'armée anglaise aux ordres de lord Bentinch. Il se replia jusque dans la plaine de Villa-Franca, et cette armée reparut devant Tarragone dont elle forma le blocus. Elle s'était grossie des armées espagnoles de Valence et de Catalogne, et présentait une masse de forces très-imposante.

Le maréchal Suchet résolut de débloquer Tarragone. Il appela à lui le général Decaen, et se mit en mouvement avec les deux armées d'Aragon et de Catalogne; armées peu nombreuses, il est vrai, mais habituées depuis longtemps à mépriser les obstacles et les dangers, n'ayant connu de revers ni l'une ni l'autre, et les meilleures sans contredit que comptât alors la France. Déjà, en 1811, une armée de Catalogne s'était unie à l'armée d'Aragon pour prendre Tarragone sur les Espagnols, et des prodiges de valeur avaient été le résultat de cette fusion. Les deux armées s'unissaient encore pour délivrer la même place menacée par les Espagnols et les Anglais: le même résultat était certain. Même ardeur, même émulation, même désir de combattre les animaient toutes deux; et elles étaient encore guidées par le même général à qui la fortune avait été constamment fidèle.

C'était le 16 août, jour de la fête de Napoléon. Nous espérions la célébrer par une grande victoire; mais notre attente fut trompée: l'armée ennemie, qui avait voulu d'abord accepter la bataille, changea bientôt de dessein, en nous voyant marcher sur elle, et reconnaissant déjà la supériorité des manoeuvres de notre chef. Après de faibles escarmouches, elle se retira sur tous les points, et regagna le col de Balaguer. Le maréchal Suchet ne jugea pas à propos de la poursuivre, au grand regret des généraux et des soldats des deux armées.

Tarragone, plus d'à moitié démantelée, ne pouvait pas être abandonnée à ses propres forces. Le maréchal, aussitôt après sa retraite de Valence, avait déjà ordonné d'achever d'en démolir les fortifications. Mais il contremanda cet ordre, lorsqu'il sut que le général Clausel, qui était arrivé trop tard pour se trouver à la bataille de Vittoria, s'était retiré sur Saragosse avec son corps d'armée. Il fondait peut-être sur sa jonction avec ce corps l'espoir de réparer par une puissante diversion le malheur de cette journée; mais le général Clausel étant rentré en France par Jaca, cet espoir s'évanouit. Le maréchal n'hésita plus alors à retirer la garnison de Tarragone et à faire sauter les remparts de cette ville. Peut-être était-ce aussi le meilleur parti à prendre pour Dénia, Sagunte, Péniscola, Monzon, Méquinenza, Tortose et Lérida, où il laissa une partie de son armée, comme Napoléon avait laissé dans

les places de l'Allemagne plus de troupes qu'il n'en eût fallu pour repousser l'invasion qui le renversa.

.....

CAMPAGNE DE 1814

Résumé...

Parmi les généraux espagnols qui, sans commander en chef, se firent une réputation plus ou moins distinguée, on doit citer... les défenseurs de Gérone et de Tarragone, Alvarez et Contreras...

NOTES ET DOCUMENTS HISTORIQUES

.....

4 Traduction d'une lettre interceptée, qui fait connaître ce qui se passa à Tarragone après le départ de la division Chabran.

Cette lettre, écrite le 19 juin de Tarragone, et à laquelle se trouvaient joints une proclamation et d'autres imprimés, était adressée par un nommé Cyprien Casal à son frère, qui habitait sur la côte au nord de Barcelone. Après lui avoir demandé des nouvelles de ses parents, et lui avoir dit qu'on pouvait être tranquille sur son compte, parce qu'il était plein de courage et résigné à mourir, s'il le fallait, pour la religion, la patrie et *Ferdinand VII*, il rendait compte ainsi de ce qui s'était passé à Tarragone.

"Le 7 de ce mois, quatre mille Français entrèrent dans cette place. Il en entra également à Manrèse six mille dont il ne s'est échappé que très-peu et encore tous blessés, suivant le rapport d'un envoyé de cette ville qui s'est présenté hier à la junte pour lui offrir toute la poudre dont elle aurait besoin. Ceux qui étaient venus ici en partirent le 9, sans qu'il en restât un seul; ce qu'on attribue à un miracle de Sainte-Thècle. Le 10, ils arrivèrent à Arbós, où ils brûlèrent plus de trente personnes et presque toutes les maisons. Ils n'épargnèrent pas même le temple du Seigneur: ils tiraient des coups de fusil sur les images de la Sainte-Vierge et des autres saints, et ils allèrent jusqu'à jeter par terre le saint-ciboire, qu'ils emportèrent ensuite, ainsi que les calices et les autres bijoux d'or et d'argent! Je ne puis l'écrire sans pleurer. Mais que leur sort futur sera malheureux! ⁹

(9) Tous les coups de fusil tirés sur les images, ainsi que la plupart des sacrilèges attribués aux Français, étaient autant de fables inventées pour les rendre de plus en plus odieux à la masse des habitants.

Aussitôt qu'on en fut instruit à Tarragone, on commença à se soulever. On se rendit chez le gouverneur Schmith, pour l'en prévenir, et lui annoncer qu'on voulait sonner le tocsin. Il dit que cela ne convenait point et qu'il valait mieux envoyer des exprès dans les communes des environs, pour qu'elles prissent les armes; ce qu'elles firent en effet, de sorte qu'il se réunit, à ce qu'on assure, cent mille hommes à Ordal. Tarragone a fourni à la subsistance de tous; ce qui lui a coûté plus de vingt mille livres (Livres catalanes, dont chacune vaut deux livres tournois).

Le même jour, on proclama que tous ceux qui avaient des voitures ou des mulets devaient, sous peine de mort, les fournir pour transporter les canons et les munitions à leurs emplacements respectifs sur les remparts de la ville. Ce ne furent pas seulement les hommes requis ainsi qui prêtèrent leur secours, mais encore un grand nombre de religieux, de chanoines et d'autres ecclésiastiques, ainsi que plus de six cents femmes; et tous travaillaient avec plaisir. Le gouverneur manda de suite à tous les couvents que les religieux eussent à en sortir et à se répandre dans les rues de la ville, pour encourager les habitants, recevoir affectueusement les Somatens du dehors, et les conduire aux maisons où l'on avait préparé leur nourriture; et tous le firent ainsi. En moins de quatre heures, les remparts furent armés. Nous y avons en batterie cinquante canons, je crois, la plupart de vingt-quatre. Nous avons trois cents quintaux de poudre et une très-grande quantité de boulets et de mitraille: en un mot la ville est bien munie. Nous avons pour nous deux mille Suisses, trois cents gardes espagnoles, qui sortirent de Barcelone pour ne pas servir l'indigne Napoléon, et un nombre suffisant de canoniers pour la place, sans compter ceux qui s'enrôlent à l'envi dans tout le corrégiment.

On a envoyé des députés vers les Anglais, comme tu verras par la proclamation; mais on n'a pas encore de leurs nouvelles. Le général des troupes de Valence arriva hier avec le chef de celles de Tortose. Ils arrêterent avec la junte que six mille hommes qui viendront de Valence, avec ceux qui seront fournis par les corrégiments de Tortose et de Tarragone, formeront, au nombre de douze mille, un cordon devant Barcelone, et qu'il en sera formé un autre sur la frontière par les corrégiments de Manrèse, Villa-Franca, Vique, Mataro, Gérone et le reste du pays situé au-delà de Barcelone.

Il est certain que vingt mille Valenciens ont marché sur Madrid, qu'ils se sont joints aux habitants de la Castille, qu'on dit tous soulevés, et qu'ils ont mis l'armée française dans une grande déroute. On

dit même que Murat est pris. La Gazette de Valence annonce que Joseph *Malaparte* est mort. Elle dit aussi que la Russie, je crois, et l'Allemagne, ont déclaré la guerre à la France; ce qui serait la nouvelle la plus importante. Tout cela, je l'ai lu moi-même.

Il est arrivé avant-hier ici une barque venant de Cadix, qui rapporte que quatre vaisseaux français, poursuivis par les Anglais, se réfugièrent dans le port de Cadix; mais comme cette ville avait déjà conclu une trêve avec les Anglais, ceux-ci entrèrent aussi après eux et s'en emparèrent. On dit que ces vaisseaux avaient à bord douze mille hommes, qu'on tient à présent enfermés dans quatre forts, et qu'on a écrit à Bonaparte que, si Ferdinand VII ne revient pas en Espagne, ils seront tous passés au fil de l'épée. Je ne finirais jamais, si je voulais conter toutes les nouvelles favorables qui nous arrivent aujourd'hui de tous côtés".

.....

10. Sur l'expédition maritime des Anglais contre Tarragone en 1813.

L'expédition maritime de l'armée anglo-sicilienne en 1813 est fort inexactement racontée par presque tous les historiens de nos dernières guerres. La plupart attribuent la levée du siège de Tarragone à la jonction de nos deux armées d'Aragon et de Catalogne, qui cependant n'eut pas lieu, comme on l'a vu par mon récit.

Le premier qui ait parlé de cette prétendue jonction est le général Sarrasin, tristement fameux à plus d'un titre. Pour disculper le général anglais, il dit dans son *Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal*: "Si Murray avait pu empêcher la jonction de Suchet avec Maurice Mathieu et les battre séparément, il est coupable de ne l'avoir pas entrepris. Mais je soutiens que dès que leur jonction fut effectuée, il n'y avait plus qu'une prompte retraite qui pût sauver les alliés d'une destruction totale".

A l'erreur commise par le général Sarrasin, les auteurs des *Victoires et Conquêtes des Français* en ajoutent plusieurs autres. "Le maréchal Suchet, disent-ils, était parti à marches forcées pour secourir Tarragone. Maurice Mathieu, conformément aux ordres qu'il avait reçu de seconder ce mouvement, arriva par Villa-Franca, et menaça de couper aux Anglais leur point de débarquement sur Salou et l'Hospitalet. Des feux allumés sur toutes les montagnes environnantes avertirent la brave garnison de Tarragone que les troupes réunies du ma-

réchal et de Maurice Mathieu allaient la délivrer. Ces marches exécutées avec tant de précision répandirent la terreur parmi les Anglais, et, le 12 juin, ils se rembarquèrent en toute hâte, après avoir abandonné trente pièces de canon, ainsi que d'immenses approvisionnements de vivres, *coupé les jarrets à bon nombre de chevaux, et fait sauter le fort de Balaguer*".

On a vu que Maurice Mathieu ne reçut point d'ordre du maréchal Suchet avant la levée du siège de Tarragone; que leurs troupes ne furent point réunies devant cette place; et que les Anglais ne firent point sauter le fort du col de Balaguer le 12 juin, mais bien dans la nuit du 17 au 18. L'inspection seule de la carte fait voir que le général Maurice Mathieu ne pouvait menacer de couper aux Anglais leur point de débarquement sur Salou et l'Hospitalet, puisque Salou et l'Hospitalet sont situés sur le côté de Tarragone opposé à celui par lequel il s'avançait.

Les auteurs français qui ont parlé de la jonction de Suchet et de Maurice Mathieu se sont montrés conséquents, en ne disant pas un mot du second débarquement de l'armée anglaise sous le col de Balaguer, qui n'aurait pu se concilier avec cette jonction. Mais à défaut de ces auteurs, voici comme le lieutenant-colonel du génie anglais John Jones le rapporte dans son *Histoire de la guerre d'Espagne et de Portugal*, traduite par Beauchamp.

"...Le général Murray leva le siège de Tarragone le 12 juin, laissant dix-neuf pièces d'artillerie dans les tranchées, ne les jugeant pas d'une assez grande importance pour attendre à la nuit d'effectuer sa retraite; ce qui l'eût exposé à risquer un engagement. La cavalerie et l'artillerie marchèrent jusqu'au col de Balaguer, comme étant plus favorable pour leur embarquement. Peu après leur arrivée, un détachement de cavalerie française, venant de Tortose, escarmoucha avec les postes avancés, ce qui engagea sir J. Murray à débarquer son infanterie pour couvrir le rembarquement de la cavalerie et de l'artillerie; et successivement toute l'armée débarqua une seconde fois au col de Balaguer, où lord W. Bentinch la trouva le 17 juin; et à son arrivée il prit le commandement en chef. Il fit sauter le fort *sur-le-champ* et rembarqua les troupes pour Alicante."

Je n'ai pas besoin de faire observer que, pour protéger le rembarquement de l'artillerie et de la cavalerie, l'armée anglaise n'avait pas besoin de débarquer tout entière, et encore moins de rester plusieurs jours à terre sous le col de Balaguer. Lord Bentinch ne fit pas sauter le fort *sur-le-champ*, le 17: il ne le fit sauter que le 18 vers deux heures

du matin. Du reste ce fut le 17 que le général Maurice Mathieu marcha vers le col de Balaguer.

D'autres inexactitudes ont encore été commises par divers écrivains militaires et non militaires, dans le récit des mêmes événements; mais je crois inutile d'en relever un plus grand nombre.